

L'ÉCOLE
DES
BOURGEOIS,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

Par MR. D'ALLAINVAL.



Vienne en Autriche,
De l'Imprimerie de J. L. N. de CHELEN.

M. DCC. LXI.

**L'ÉCOLE
DES
BOURGEOIS,**

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Par MR. D'ALLAINVAL.

VIENNE EN AUTRICHE,
De l'Imprimerie de J. L. N. de CHELEN.

M. DCC. LXI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.



Enfin, ma chere Benjamine, c'est donc ce soir que tu vas être l'épouse de M. le Marquis de Moncade. Il me tarde que cela De fait déjà ; il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE

J'en fuis plus impatiente que vous, ma mere : car outre le plaisir de me voir femme d'un grand Seigneur, c'est que comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à la campagne, je ferai ravie qu'à son retour il me trouve mariée pour m'épargner les reproches.

Me. ABRAHAM.

Est-ce que tu songe encore à Damis ?

BENJAMINE.

Non, ma mere. Mais que voulez-vous ? Il est neveu de feu mon pere ; nous avons été élevés ensemble : je ne connaissais personne plus aimable que lui ; j'ignorois même qu'il en fût ; je lui trouvois de l'esprit, du mérite : il était amusant, tendre, complaisant, je l'aimai aussi.

Me. ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune Seigneur ! Qu'il est défait ! Qu'il est petit
Qu'il est mince ! Son mérite paraît ridicule, fa tendresse maussade. C'est un
petit homme de Palais, la tête pleine de Livres, attaché à ses Procès, un
Bourgeois tout uni, fans maniérés, ennuyeux, doucereux à donner des
vapeurs.

BENJAMINE.

Vive le Marquis de Moncade ! Le beau point de vue ! Que de légèreté !
Quelle vivacité ! Quel enjouement ! Quelle noblesse ! Quelle grâces fur le
tout !

Me. ABRAHAM.

Les Bourgeoises qui ne sont pas connoisseuses en bons airs, apellent cela
étourderies, indiscretions, impolitesses ; mais cela est charmant ; les
femmes de qualité en sentent tout le prix ; ce font elles qui les ont mis sur
ce pied là.

BENJAMINE.

Que j'ai de graces à rendre à la mauvaise fortune de Monsieur le Marquis
!

Me. ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis-tu ?

BENJAMINE.

Du moins, ma mere, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois,
fans les cent mille francs qu'il vous devait, je ne l'aurais jamais connu.
Qu'est-ce, Marton ? C'est lui, apparemment ?

SCENE II. MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

Madame, voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle !

Me. ABRAHAM.

L'incommode visite ! Comment lui déclarer votre mariage ? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE.

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance ?

Me. ABRAHAM.

Oui, il a l'esprit du peuplé ! J'avais cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le dégraderait ; mais point du tout ; je ne sais où j'ai péché un petit frère. Voilà comme étoit feu votre père.

MARTON.

Oh ! Mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE.

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec M. le Marquis ?

Me. ABRAHAM.

Non ; garde-t'en bien.

BENJAMINE.

Il ne donner jamais son consentement.

Me. ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudrait-il point, parce qu'il plaît à M. Mathieu que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être Marquise, à être l'épouse d'un Seigneur A figurer à la Cour Vraiment, Monsieur Mathieu, je vous le conseille ; venez un peu m'étourdir de vos raisonnements ; je vous attends.

MARTON.

Le voilà.

SCENE III. Me. ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU.

M. MATHIEU.

AH, ah, ah, ah !

Me. ABRAHAM.

Qu'à-t-il donc tant à rire ?

M. MATHIEU.

Ma sœur, ma nièce, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte !

M. ABRAHAM.

Sur le compte de Benjamine ?

M. MATHIEU.

Oui, Madame Abraham, & sur le votre aussi. Elle va vous réjouir, fur ma parole. On vient de me dire que... Oh ! ma foi, cela est fort plaisant.

Me. ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE.

Bas.

Sa gayeté me rassure.

M. MATHIEU.

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune Seigneur de la Cour, à un Marquis. Est-ce-que cela ne vous fait pas plaisir ?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon oncle, puisque cela vous en fais. *à Me. Abraham.*

Il le prend mieux que nous ne pensions.

Me. ABRAHAM.

Et qu'avez-vous répondu ?

M. MATHIEU.

Quoi ! ma sœur, ai-je dit. Oui, votre sœur, votre propre sœur, Madame Abraham. Bon, bon, quel peste de conte ! Rien n'est plus vrai. Et non, je ne vous crois point. Quelle aparence ! La veuve & la sœur d'un Banquier, & qui faire encore actuellement le commerce elle-même, donner la fille à un

Marquis ? Allons donc, vous vous moquez. Mais vous ne riez pas, vous autres.

Me. ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinens qui en rient.

BENJAMINE.

Je n'y vois rien de visible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi, vous avez raison de vous fâcher toutes les deux, vous avez plus d'esprit que moi ; j'ai eu tort de prendre la chose en riant ; je ne pensais pas que c'était vous donner un ridicule.

Me. ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, M. Mathieu, avec votre ridicule ?

M. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire ; je m'en vais retrouver ces impertinensnouvellistes, & leur laver la tête d'importance.

Me. ABRAHAM.

Qui vous prie de cela ?

M. MATHIEU.

Il vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU.

Non, morbleu non, votre honneur m'est trop cher

Me. ABRAHAM.

Quel tort font ils à notre honneur

M. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur, quel tort ? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la Ville ? On vous regardera pas tout comme des folles.

Me. ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La Ville est une forte, & vous aussi, Monsieur mon frere.

BENJAMINE.

Est-ce une folie, mon oncle, que d'épouser un homme de qualité ?

M. MATHIEU.

Comment donc ! La chose est-elle vraie ?

BENJAMINE.

Eh mais, mon oncle.....

Me. ABRAHAM.

Hé bien, oui, elle est vraie.

M. MATHIEU.

Ma sœur !

Me. ABRAHAM.

Eh bien, mon frere ! Il ne faut point tant ouvrir les yeux Ce faire l'étonné. Qu'y a-t'il donc là dedans de si étrange Ma fille est puissamment riche ; depuis la mort de son pere, j'ai encore augmenté considérablement son bien : je veux qu'elle s'en serve, qu'il lui procure un mari, qui lui donne un beau nom dans le monde, à moi de la considération ; jugez si je choisis bien, c'est Monsieur le Marquis de Moncade.

M. MATHIEU.

Y songez-vous ? c'est un Seigneur ruiné.

Me. ABRAHAM.

Nul ne sçait mieux que moi ses affaires, mon frere. J'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de noce que je lui ferai, demain il fera aussi à son aise qu'aucun autre de Cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine, y fera-t-elle à son aise ? Vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur le repos de sa vie.

Me. ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche Banquier, par un sol entêtement de noblesse, j'épousai une fille qui n'avoir pour bien que ses aveux ; quels chagrins, quels mépris ne m'a-t-elle pas fait essuyer tant qu'elle a vécu ?

Me. ABRAHAM.

Vous les méritiez, aparemment ?

M. MATHIEU.

Elle & toute sa famille puisaient à pleines mains dans ma caisse ; elle ne croyoit pas que je l'eusse encore assez payée.

Me. ABRAHAM.

Elle avait raison ; vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étois son mari qu'en peinture ; elle craignait de déroger avec moi ; en un mot, j'étais le George Dandin de la Comédie.

Me. ABRAHAM.

Elle en fait encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'exposez point ma nièce à endurer des mépris.

Me. ABRAHAM.

Des mépris à ma fille, des mépris ! Ma fille est-elle faite pour être méprisée ? Monsieur Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien insultant, pour me dire ces pauvretés en face : il n'y a que vous qui parliez comme cela ; : sur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris ? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable ? Voila un visage fort laid, fort

désagréable ! Je ne sais, si vous n'étiez pas mon frere, ce que je ne vous serais point dans la colere où vous me mettez.

BENJAMINE.

Mon oncle, quand Monsieur le Marquis ne seroit pas un galant homme, comme il est, je me flatterais par ma complaisance de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi ! vous aussi, ma nièce ? Pouvez-vous oublier ainsi Damis ?

Me. ABRAHAM.

Laissez-là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter ? Qu'il était neveu de feu son père ? Elle le sait bien. Qu'il la lui avait promise en mariage ? J'en conviens. Que c'est un Conseiller, aimable de figure, plein d'esprit ? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes Magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées dans les bals ? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier ? Qu'il y est attaché ? Qu'il cherche à le remplir avec honneur sa conscience ? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine que si elle n'est pas à Damis, mon bien ne fera pas à elle.

Me. ABRAHAM.

Hé ! gardez-le, Monsieur Mathieu, gardez-le ; elle est assez riche par elle-même ; ce ferait trop l'acheter que d'écouter vos lots raisonnemens.

M. MATHIEU.

Je le garderai aussi, Madame Abraham. Adieu, adieu. Et quand je reviendrai vous voir, il sera beau.

Me. ABRAHAM.

Adieu, Monsieur Mathieu, adieu !

SCENE IV. Me. ABRAHAM, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Voilà mon oncle bien en colère contre nous.

Me. ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pu, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement ; peut-être y auroit-il donné son agrément.

Me. ABRAHAM.

Et que m'importe ?

BENJAMINE.

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui.

Me. ABRAHAM.

Bon, bon ! Ah ! Qu'il se défâchera bientôt : il t'aime. Je ne fuis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu ; cela l'éloignera d'ici pour quelques jours : je n'aurais pas été fort contente qu'on l'eût vû figurer ici ce soir en qualité d'oncle, parmi les Seigneurs qui viendront sans doute à tes noces. C'est un assez méchant plat que la personne. Dieu merci, nous en voilà

défaits. Je veux aussi éloigner tous nos parens. Ce sont gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCENE V. Me. ABRAHAM, BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

Misericorde ! Pour moi, je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage : Voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE.

Damis ! quoi ! il est de retour ?

MARTON.

Aparemment.

Me. ABRAHAM.

Va-t'en lui dire qu'il n'y a personne. Mais, non, non, reviens ; il vaut mieux....

MARTON.

Hâtez-vous de vous résoudre, il approche.

Me. ABRAHAM.

Eh, faut-il tant de façon ? il faut le congédier.

BENJAMINE.

Pour moi, je me retire, je ne saurais soutenir la vue.

Me. ABRAHAM.

Marton nous en désira. *à Marton.* Charge-t'en.

MARTON.

Très-volontiers ; vous n'avez qu'à dire.

Me. ABRAHAM.

Il faut que tu lui donne son congé, mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON.

Oh ! Laissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre ; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marton, ne le maltraite point. Renvoye-le le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié.

MARTON.

Rentrez, rentrez.

SCENE VI. MARTON seule.

De la pitié pour un homme de robe ! La pauvre espèce de fille ! Je crois, le Ciel me pardonne, qu'elle l'aime encore ? Mais j'y vais mettre ordre. Oh ! ma foi, il tombe en bonne main : le voilà.

SCENE VII. DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Bonjour, Marton.

MARTON.

Bonjour, Monsieur.

DAMIS.

Comment se porte ma chere Benjamine, & Madame Abraham ma tante ?

MARTON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour ?

MARTON.

Oui.

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser à ma Terre mille affaires imparfaites.

MARTON.

Il falloir y rester pour les terminer. Elles en auraient été charmées ; en votre place, j'y retournerais sans les voir.

DAMIS.

Va, folle, va m'annoncer ; je brûle de les embrasser.

MARTON.

Elles n'y font pas, Monsieur.

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étaient.

MARTON.

Eh bien, on m'a défendu de faire entrer personne ; cela revient au même.

DAMIS.

Va, va toujours. Cette défense à coup sûr n'est pas pour moi.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur, elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire ? Explique-toi ?

MARTON.

Comment, vous n'y êtes pas encore ? Vous avez la conception bien dure, cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crûment. C'est votre faute, au moins. Je voulais vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment ; mais vous ne voyez rien, si vous ne le touchez au doigt. Ma maîtresse donc m'a chargé de vous prier de sa part de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle ; bien entendu que de son côté elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah Ciel ! Benjamine cesserait de m'aimer ?

MARTON.

La grande merveille !

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui sa haine ? De quoi suis-je coupable à son égard ? Que lui ai-je fait

MARTON.

Hé non, Monsieur Damis, elle ne se plaint point de vous. Mais mettez-vous en sa place. Figurez-vous qu'elle vous aime à la rage. Vous celui avez dit jusqu'ici que des douceurs Bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune Seigneur, un Marquis de la haute volée, il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs, il ne parle point d'amour, ou s'il en parle, c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction ; mais il étale une figure charmante, il apporte avec foi des airs aisés, dissipés, libertins, ravissans ; il chante, il parle en même tems, de mille choses différentes à la fois : tout ce qu'il dit n'est le plus souvent que des riens, que des bagatelles que tout le monde peut dire, mais dans sa bouche ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent, Ce sont des nouveautés, elles en ont les grâces ; il parle d'épouser, il parle de la Cour, de nous y faire briller.... Hem ? Vous ne dites rien ? Vous voyez bien qu'il n'y a point de femme assez forte pour se piquer de confiance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi, elle va épouser un homme de Cour ?

MARTON.

Oui, s'il vous plaît, Monsieur le Marquis de Moncade, à son exemple, moi, je renonce à votre Champagne, vous devez l'en assurer : je vais donner dans l'Ecuyer.

DAMIS.

Monsieur le Marquis de Moncade ? Marton, je n'ai donc plus d'espérance ?

MARTON.

Bon ! Il y a un dédit de fait : c'est ce soir qu'ils s'épousent. Aussi, il fallait que vous alliez à votre Campagne ! Et mort de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le tems de la réflexion ?

DAMIS.

Benjamine infidèle ! Je veux lui parler.

MARTON.

Cela est inutile, Monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTON.

Nous n'entrerez pas.

DAMIS.

Que je lui dise un mot.

MARTON.

Point. Que ces gens de robe font tenaces !

***SCENE VIII. LE MARQUIS DE MONCADE, DAMIS,
MARTON.***

DAMIS.

Ma chere Marton !

MARTON.

Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS.

Toi, qui es ordinairement si bonne !

MARTON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS.

Veux-tu me voir à tes genoux ?

MARTON.

Hé ! Levez-vous, Monsieur.

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds, si tu es assez cruelle, assez dure, pour me refuser la faveur....

LE MARQUIS *sans être vu, à part.* Les faveurs !

MARTON.

Les faveurs !

Que voulez-vous, Monsieur ?

DAMIS.

Tiens, ma chère Marton, voilà ma bourse.

LE MARQUIS.

Oh, oh, diable, diable, il offre sa bourse ! Il est ma foi tems que je vienne au secours de la pauvre enfant.

il va se mettre entre Damis & Marton.

DAMIS.

Prends la de grâce ?

MARTON *regardant la bourse.*

Il m'attendrit. Monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Courage, Monsieur, courage ; mais, ma foi, vous ne vous y prenez pas mal.

DAMIS *s'en allant.*

Que je suis malheureux !

LE MARQUIS *l'arrêtant.*

Hé non, hé non, que je ne vous fasse pas fuir. Revenez donc, Monsieur, revenez donc. Je veux vous servir auprès de Marton ; je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah ! Monsieur, laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez, je vais la gronder d'importance des tourmens qu'elle vous fait souffrir.

***SCENE IX. LE MARQUIS DE MONCADE, MARTON. LE
MARQUIS.***

Comment, comment, Marton, tu rebutes ce jeune homme, tu le désespère, tu le consumes ? Mais vraiment tu as tort, il est assez aimable. Tu te piques de cruauté ? Et si, mon enfant, si, cela est vilain. C'est la vertu des petites gens.

MARTON.

Mais, Monsieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Oh ! Quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penser, cela te formera.

MARTON.

Avec votre permission....

LE MARQUIS.

Toi, cruelle ! Marton cruelle ! avec ces yeux brillans, ce nez fin, Cette mine friponne, ce regard attrayant ? Je n'aurais jamais cru cela de toi. A qui se fier désormais. Tout le monde y ferait trompé comme moi. Toi, cruelle ?

MARTON.

Hé non, Monsieur le Marquis....

LE MARQUIS.

Eh ! Tu ne l'es pas ? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon estime, ma confiance : cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ce jeune soupirant ? N'est-ce pas quelque petit Avocat ?

MARTON.

Non, Monsieur le Marquis, c'est un Conseiller.

LE MARQUIS.

Un Conseiller ? La peste, Marton, un Conseiller ? Mais, ventrebleu, tu choisis bien, tu as du goût, tu ressemble à ta maîtresse, tu cherches à t'élever, tu ne donnes pas dans le bas, je t'en félicite.

MARTON.

Monsieur le Marquis, vous me faites trop d'honneur : Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maîtresse, se ci-devant son amant, à qui je viens donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu ? C'est Damis qui fort ? C'est à Damis que je viens de parler ? Ah ! morbleu, je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit ? Je lui aurais fait mon compliment de condoléance. Mais, friponne, tu en sais long, tu cherches à rompre les chiens : non, non, tu n'y réussiras pas, je ne prends point le change, je l'ai vu à tes genoux, j'ai entendu qu'il te demandait des faveurs tu étais interdite, j'ai surpris un de tes regards qui promettoit....

MARTON.

Toute la faveur qu'il voulait de moi, était de l'introduire auprès de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Et que ne me le disais-tu ? Je l'aurais introduit moi-même. C'est un plaisir que j'aurais été ravi de lui faire. Tu ne me connais pas. J'aime à rendre service. Benjamine l'a donc aimé autrefois ?

MARTON.

Oui, Monsieur, ils ont été élevés ensemble ; on le lui promettait pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme, dont on doit être la femme !

LE MARQUIS.

Oui, tu dis bien : le moyen de s'en empêcher, il est vrai, cela est fort difficile.

MARTON.

Mais ma maîtresse ne l'aime plus, je viens de lui signifier de sa part de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais cela est dur à elle, cela est inhumain : Renvoyer, congédier ainsi un soupirant pour moi, un jeune homme qu'on aimait, un mari promis ? Oh !... Et lui, comment a-t-il pris cela ? Comment a-t-il reçu ce compliment ?

MARTON.

Avec désespoir.

LA MARQUIS.

En effet cela est désespérant. Je compatis à sa peine. Mais tu devois bien lui dire pour le consoler, que c'était moi, un Seigneur, Monsieur le Marquis de Moncade, qui lui enlevait sa maîtresse ; Cela lui aurait fait entendre raison, sur ma parole.

MARTON.

Bon ! La raison est bien faite pour ceux qui aiment.

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde ? D'où vient que je ne vois personne ? Ni mère, ni fille ? Ne font-elles pas ici ? Benjamine est-elle encore couchée ? Va l'éveiller.

MARTON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses noces ? Elle est toujours sur les épines.

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que son imagination a à travailler.

MARTON.

Voilà déjà Madame Abraham.

SCENE X. MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTON.

Me. ABRAHAM.

He, Monsieur le Marquis, quoi, vous êtes ici ?

LE MARQUIS.

Vous voyez, depuis une heure.

Me. ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas ? Voilà d'étranges coquins.

LE MARQUIS.

Et je commençais à jurer furieusement contre vous & contre votre fille.

Me. ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser.

Le MARQUIS.

Je vous excuse.

Me. ABRAHAM.

Marton, va auprès de ma fille ; qu'elle vienne au plus vite ici.

SCENE XI. MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment, diable, Madame Abraham, comment diable Je n'y prenais pas garde. Quel ajustement ! Quelle parure ! Quel air de conquête ! Que la peste m'étouffe si vous n'avez encore des retours de jeunesse ; oui, on ne vous donnerait jamais l'âge que vous avez.

Me. ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-vous bien, Madame Abraham ? Mais ne me mentez pas, je suis connaisseur.

Me. ABRAHAM.

Monsieur le Marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente-neuf ans ! Avec un esprit si mur, si consommé, si sage, cette élévation de sentimens, ce goût noble, ce visage prudent ? Vous me trompez assurément. Vous avez trop de mérite, trop d'acquis, pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh ! ma foi, vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, sans crainte d'être démentie.

Me. ABRAHAM.

On s'en fâcherait d'un autre ; mais il donne à tout ce qu'il dit une tournure si polie.... Monsieur le Marquis, le Notaire a-t-il passé à votre Hôtel pour vous faire signer le Contrat ?

LE MARQUIS *galamment*.

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

Me. ABRAHAM.

J'aurais été charmée que vous y eussiez vû les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Hé, Madame Abraham, parlons de choses qui nous réjouissent ; toutes ces formalités m'assomment. Ne vous l'ai-je pas dit ? Je me repose sur vous de tous mes intérêts.

Me. ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains, je vous assure,

LE MARQUIS.

Hé, je le fçai.

Me. ABRAHAM.

Je m'y démets entièrement à vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Hé, Madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie. Vous verrez tantôt avec Pot-de-Vin mon Intendant : il doit venir, vous vous arrangerez avec lui.

Me. ABRAHAM.

Et voilà en avance une bourse de mille louis, pour faire les faux-frais de vos nêces.

LE MARQUIS *prenant la bourse gracieusement.*

Eh bien, Madame, donnez donc. Etes-vous contente ? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable, il faut que j'aie bien de la complaisance.

Me. ABRAHAM.

Il est vrai, mais....

LE MARQUIS

Encore, Madame, encore ? Vous me persécutez. On disoit que je n'épouse votre fille que pour votre argent. Vous m'ôtez le mérite d'une tendresse désintéressée. Là, Madame Abraham, voilà qui est fini parlons de votre fille. He ! Ne la verrons-nous point ? La voilà, peut-être ? Non, c'est un de vos gens.

SCENE XII. Me. ABRAHAM, LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE MARQUIS.

Madame, on vous demande.

Me. ABRAHAM.

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur le Commandeur de...

Me. ABRAHAM.

Qu'il attende.

LE MARQUIS.

Qu'il attende ? Ah, Madame Abraham, cela est impoli. Un homme de condition ? Un Commandeur ?

Me. ABRAHAM.

C'est un emprunteur d'argent ; je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas. Gardez-le toujours. Cela vous défennuyera, & j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre Caille. Allez, allez faire affaire avec le Commandeur.

Me. ABRAHAM.

Vous laisserais-je seul vous ennuyer ?

LE MARQUIS.

Non, non, je m'ennuierai point.

Me. ABRAHAM.

C'est pour un instant ; & j'entends ma fille.

SCENE XIII. LE MARQUIS Seul.

Les fottes gens, Marquis, que cette famille ! Il y auroit, ma foi, pour en mourir de rire ; mais il y a déjà, huit jours que cette Comédie dure, c'est trop : heureusement elle finira ce soir : sans cela je désespérerais d'y pouvoir tenir plus longtems, & je les enverrois au diable, eux & leur argent. Un homme comme moi l'acheteroit trop.

SCENE XIV. LE MARQUIS, BENJAMINE.

LE MARQUIS *tendrement.*

HE ! Venez donc, Mademoiselle ; venez donc. Quoi me laisser seul ici, m'abandonner, faire attendre le Marquis de Moncade ? Cela est-il bien ? Cela est-il joli ? Je vous le demande.

BENJAMINE.

Monsieur le Marquis, je suis excusable. J'étais à m'accommoder pour paraître devant vous ; mais comme je savais que vous étiez ici, plus je me dépêchais, moins j'avancais, tout allait de travers. Je croyais que je n'en viendrais jamais à bout. Cela me désespéroit.

LE MARQUIS *gracieusement.*

C'était donc pour moi que vous vous arrangeiez, que vous vous pariez ? Je suis touché de cette attention. Vous êtes belle comme un Ange. Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, Monsieur le Marquis ; je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les momens de ma vie.

LE MARQUIS.

Hé ! Mademoiselle, vous avez un air de qualité, défaites-vous donc de ces discours, de ces sentimens bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange ?

LE MARQUIS.

Comment ce qu'ils ont d'étrange ? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la Cour ? Les femmes y pensent tout différemment ; loin de s'ensevelir dans un mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voyent le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu'on aime

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime ? Mais cela est fort bien ; continuez, courage. Un mari qu'on aime ? Cela jure dans le grand monde. On ne sait ce que c'est. Gardez-vous bien de parler ainsi, cela vous décrieroit, on se moquerait de vous. Voilà, diroit-on, le Marquis de Moncade ; où est donc sa petite épouse ? Elle ne le perd pas de vue, elle ne parle que de lui, elle en est folle. Quelle petitesse ! Quel travers !

BENJAMINE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari ?

LE MARQUIS.

Du moins, il y a du ridicule. A la Cour, un homme se marie pour avoir des héritiers ; une femme pour avoir un nom : c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer ! Le moyen de pouvoir bien vivre ensemble ?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde. On n'y est ni jaloux, ni inconstant. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de sa femme ; Eh ! mon cher Comte, où

diable te foures-tu donc ? Je viens de chez toi ; il y a un siècle que je te cherche. Va au logis, va, on t'y attend ; Madame est de mauvaise humeur : Il n'y a que toi, fripon, qui sache la remettre en joie. Un autre, comment se porte ma femme, Chevalier ? Où l'as-tu laissée ? Comment êtes-vous ensemble ? Le mieux du monde. Je m'en réjouis. Elle est aimable, au moins ; & le diable m'emporte, si je n'étais pas son mari, je crois que je l'aimerais. D'où vient que tu n'es pas avec elle ? Ah ! Nous êtes brouillez, je gage ? Mais je vais lui envoyer demander à souper pour ce soir, tu y viendras, je te veux racommoder.

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites, me paraît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Je le crois franchement. La Cour est un monde bien nouveau pour qui n'a jamais sorti du Marais. Les manières de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser, tout cela paraît étranger ; on y tombe des nues, on ne sait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y allons de plein pied ; c'est que nous femmes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt ; il n'est pas mauvais. Mais, *lui prenant la main*, allons faire un tour de Jardin : je vous y donnerais encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE. MARTON, M. POT-DE-VIN.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à Monsieur le Marquis de Moncade, & il va venir.

POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, Mademoiselle Marton.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, vous le connaissez donc, Monsieur le Marquis de Moncade ?

POT-DE-VIN.

Si je le connais ? Vraiment, je le crois, j'ai l'honneur d'être son Intendant.

MARTON.

Son Intendant ? Quoi ? Vous ne l'êtes donc plus de ce Président chez qui nous nous sommes vus autrefois ?

POT-DE-VIN.

Si donc, Mademoiselle Marton, si donc ! un homme de robe ? Est-ce une condition pour un Intendant ? Ce Président ne devait pas un sol, il payait tout comptant, tout passait par ses mains ; point de mémoires, pas le moindre petit procès : il n'y avait pas de l'eau à boire pour moi dans cette maison, je n'y faisais rien, je me rouillois. J'y perdais mon tems & ma jeunesse ; j'y enterrais le talent qu'il a plu au Ciel de me donner.

MARTON.

Chez Monsieur le Marquis, je crois que vous le faites bien valoir le talent ?

POT-DE-VIN.

Oh ! ma foi, parlez-moi d'un grand Seigneur pour avoir un Intendant. Quelle noblesse chez eux ! Quelle générosité ! Quelle grandeur d'âme ! Dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils baillent, ils s'endorment, ils regardent comme au-dessous d'eux d'y penser seulement : C'est un tems qu'on vole à leurs plaisirs, on ne leur rend aucun compte, ils n'entrent dans aucuns détails : Monsieur le Marquis pousse ces belles manières plus loin qu'aucun autre. Chez lui je taille, je rogne tout comme il me plaît ; j'affirme ses Terres, je casse les Baux, je diminue les loyers, j'abbâts, je plante, je vends, j'achète, je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTON.

Vous le ruineriez, je gage, fans qu'il s'en aperçût.

POT-DE-VIN.

Justement. Mais je fuis honnête homme.

MARTON.

Bon ! A qui le dites-vous ? Est-ce que je ne vous connais pas ?

POT-DE-VIN.

Ah ! que Madame Abraham a d'esprits ! Que c'est une femme bien avisée, bien prudente ! Elle fait là une bonne affaire de donner sa fille à Monsieur le Marquis, & entre nous, Mademoiselle Marton, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTON.

A vous, Monsieur Pot-de-vin ?

POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi, & si je disois un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la serais manquer.

MARTON.

Comment donc !

POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que Monsieur le Marquis épouse Mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je passe, je suis arrêté par un nombre infini de gros Financiers d'Agioyeurs. Eh ! Monsieur Pot-de-Vin, me disent-ils, mon cher Monsieur Pot-de-Vin, j'ai une fille unique, belle comme l'Amour, des millions !.... Messieurs, il n'est plus tems, j'en suis fâché. Monsieur le Marquis a fait un dédit. Eh ! Nous le payerons avec plaisir, nous l'achèterons tout ce qu'il vaudra, Monsieur Pot-de-Vin, voilà ma bourse, Monsieur Pot-de-Vin voilà mille Louis, prenez, livrez-nous sa main, qu'il épouse ma fille, vous le pouvez si vous voulez ; au moins parlez-lui de nos richesses.

MARTON.

C'est-à-dire, qu'il ne se donne qu'au plus offrant & dernier enchérisseur. Et vous les rebutez tous ?

POT-DE-VIN.

Je vous en réponds, il ne manquent pas de me dire : ah ! Madame Abraham vous a mis dans ses intérêts ? Non, Meilleurs, elle ne m'a encore rien donné. Cela n'est pas possible, Monsieur Pot-de-Vin, elle sent trop le prix du service que vous lui rendez, elle doit le payer au poids de l'or : je ne suis pas intéressé, Messieurs ; Mademoiselle Marton, ne manquez pas de faire valoir à Madame Abraham mon desintéressement.

MARTON.

Non, non, j'en aurai soin.

POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que si Monsieur le Marquis savoir cela ; peut-être changerait-il de visée ; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON.

Ah ! Monsieur Pot-de-Vin, Monsieur Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé.

POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort ; votre compte s'y trouvera. Mademoiselle Marton, Monsieur le Marquis inspirera la générosité à son épouse. Vous verrez vos profits croître au centuple, & vous connaîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un Seigneur, ou celle d'un Bourgeois.

MARTON.

Voici Monsieur le Marquis, je vous laisse avec lui.

SCENE II. LE MARQUIS, POT-DE-VIN.

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'est-ce ? Qu'y a t'il de nouveau, Monsieur Pot-de-vin ? Quoi ? Me venir relancer jusqu'ici ? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une Ombre, une Furie attachée à mes pas ? Ça, parlez donc, que voulez-vous ? Qui vous amene ?

POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ? Ah, oui, à propos, vous avez raison, c'est moi qui vous l'ai ordonné, je n'y pensais pas, je l'avois oublié, j'ai tort. Monsieur Pot-de-Vin, c'est ce soir que je me marie.

POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, je le sçais.

LE MARQUIS.

Vous le savez donc ? Et tout est-il prêt pour la cérémonie, mes équipages ?

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mes Carosses sont-ils bien magnifiques ?

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis ; mais le Carrossier...

LE MARQUIS.

Bien dorés ?

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis ; mais le Doreur...

LE MARQUIS.

Les Harnois bien brillants ?...

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis ; mais le Sellier....

LE MARQUIS.

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée ? ...

POT-DE-VIN.

Oui, Monsieur le Marquis ; mais le Tailleur, le Marchand de Galon...

LE MARQUIS.

Le Tailleur, le Marchand de Galon, le Doreur, le Diable ? qui sont tous ces animaux-là ?

POT-DE-VIN.

Ce sont ceux....

LE MARQUIS.

Je ne le connais point, je n'ai que faire de tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux ; avec Madame Abraham.

POT-DE-VIN.

Mais, Monsieur le Marquis....

LE MARQUIS.

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le François ? Cela n'est-il pas clair ? Arrangez-vous ; ce font vos affaires.

POT-DE-VIN.

Avec la permission de Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Avec ma permission ? M. Pot-de-Vin, vous êtes mon Intendant, je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que si je voulais prendre la peine de m'en mêler moi-même, vous me feriez inutile, que je serais fou de vous payer de gros gages ? Vous savez que je suis le meilleur Maître du monde, j'en passe par - tout où il vous plaît : je signe tout ce que vous voulez, aveuglément, je ne chicane sur rien ; du moins, usez en de même avec moi ; laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

POT-DE-VIN *tirant un papier de sa poche.*

Monsieur le Marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter : arrêter un mémoire ici ? Est-ce le tems ? le lieu ? Eh nous le verrons une autre fois.

POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots.

LE MARQUIS.

Voyons donc ; il faut me défaire de vous.

POT-DE-VIN.

Il lit.

Mémoire des frais, mises avances faits pour le service de Monsieur le Marquis de Moncade, par moi Pierre-Roch Pot-de-Vin, Intendant de mondit Sieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Eh ! laissez là ce maudit préambule.

Il se jette dans un fauteuil.

POT-DE-VIN.

Premièrement...

Le Marquis siffle, le Pot-de-Vin s'arrête,

LE MARQUIS.

Continuez, continuez, je vous écoute.

POT-DE-VIN.

Pour un petit dîner que j'ai donné au Procureur, à sa maîtresse, à sa femme, à son clerc, pour les engager à veiller aux affaires de Monsieur le Marquis, cent sept livres.

LE MARQUIS *se leve, & repete deux pas de Ballet.*

POT-DE-VIN.

Item, pour avoir mené les susdits à l'Opéra, voiture & rafraichissemens y compris, soixante-huit livres onze fols six deniers.

LE MARQUIS *chante.*

C'est trop languir pour l'inhumaine.

C'est trop, c'est trop...

POT-DE-VIN.

Pardonnez-moi, Monsieur le Marquis, ce n'est pas trop : en honnête homme, j'y mets du mien.

LE MARQUIS *riant.*

Eh ! qui diable vous conteste rien, M. Pot-de-Vin ? je n'y songe seulement pas. Quoi ? Voulez-vous encore m'empêcher de chanter ? C'est un autre affaire. Achevez vite.

POT-DE-VIN.

Item, pour avoir été Parrain du fils de la femme du Commis du Secrétaire du Rapporteur de Monsieur le Marquis, cent quinze livres. Item....

LE MARQUIS *lui arrachant son mémoire.*

Eh ! Morbleu, donnez. Item ! Item ! Quel chien de jargon me parlez-vous là ? Donnez ; j'ai tout entendu, j'arrête votre mémoire. Votre plume. Voilà

qui est fait. Dorénavant, je ferai contraint de vous faire une trentaine de blancs signez, que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

SCENE III. LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, M. POT-DE-VIN.

LE COMMANDEUR.

Mon cher Marquis ?

LE MARQUIS *courant à l'embrassade.*

Ah, c'est toi, gros Commandeur ? Allez, allez, M. Pot-de-vin, ayez soin de tout ce je vous ai ordonné, & revenez bientôt voir Madame Abraham.

SCENE IV. LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

AH ! Marquis, Marquis ! je t'y prends avec M. Pot-de-vin chez Madame Abraham ! Je te devine mon cher, le fait est clair, tu viens emprunter....

LE MARQUIS.

Moi, emprunter ? Si donc, Commandeur, si donc ! Pour toi, ta visite n'est point équivoque, je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, Marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle, Ah quelle femme ! Quelle femme.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE COMMANDEUR.

J'aimerais mieux mille fois avoir traité avec feu fou mari, tout Juif qu'il était. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or : c'est la femme la plus arabe, la plus grande friponne, la plus grande chienne....

LE MARQUIS.

Doucement, Commandeur, doucement, ménagez les termes, ayez du respect, mon ami, n'injuriez point Madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre ? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle ; cela il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en pensois comme toi ; mais les choses ont bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma belle-mère.

LE COMMANDEUR.

Ta belle-mère ?

LE MARQUIS *riant*.

Oui, mon cher Commandeur, j'épouse sa fille ; j'épouse sa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, Marquis, tu te moques, tu es un badin.

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe.

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses ? Là, là sérieusement ?

LE MARQUIS.

Oui, très-sérieusement.

LE COMMANDEUR.

Par ma foi, cela est visible. Ah, ah, ah !

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai ? Mais je suis las de traîner ma qualité, je veux la soutenir, j'épouserai le diable, Madame Abraham même : elle a acheté l'honneur de porter mon nom deux cens mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu, Marquis, c'est assez bien le vendre & je ne te dis plus rien. Dieu sait combien tu vas te rejouir quand tu te feras un peu familiarisé avec les espèces de l'Ufurier. Ton Hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs ; Mais, dis-moi, Madame Abraham est fine, ne s'en dédira-t-elle point ?

LE MARQUIS.

Bon, bon, je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa fille ; elles viennent de donner le congé à Damis, un petit Conseiller neveu de feu Monsieur Abraham, que Benjamine aimait ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déjà quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avoit à moi plus de cent mille francs de billets, elle m'a fait un dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien ; elle craignait que tu ne lui échappasses.

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prévoyante. A quand la nôce ?

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Ma foi, je m'en prie : je t'amenerai Compagnie ; & je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous ; venez vous divertir aux dépens de la noble parenté où j'entre : bernez-les, bernez-moi le premier, je le mérite. Madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses Parens de la nôce.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Morbleu, qu'ils en soient, Marquis, où je n'y Viens pas.

LE MARQUIS.

Va, tu seras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont, sans doute, des Originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des Originaux, tu l'as bien dit, tu les définis à ravir. Il semble que tu les connaisses déjà, des Procureurs, des Notaires, des Commissaires !

LE COMMANDEUR.

Encore une Fête que je me promets ; c'est quand ta petite épouse paraîtra la première fois à la Cour : oh ! morbleu ; quelle Comédie pour nos femmes de qualité ?

LE MARQUIS.

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ne saura ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire, qui ne saura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux, de toute sa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Elles te devront trop, Marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR.

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son Ecuyer, son Introduceur le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens-tu pas ?

LE MARQUIS.

Hé, mon cher, tu es le maître. Mais je veux te la faire connaître. Bon, elle vient à propos.

***SCENE V. LE MARQUIS, LE COMMANDEUR,
BENJAMINE.***

LE MARQUIS.

Aprochez, Mademoiselle, voilà Monsieur le Commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment, comment, Marquis, une grande Demoiselle ; bien faite, bien aimable, bien sage, bien raisonnable ? Ah ! Vous êtes un fripon, vous me trompiez, mon cher, vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur le Commandeur.

LE MARQUIS.

Là, tout de bon, qu'en penses-tu ? Regarde la bien, examine.

LE COMMANDEUR.

Foi de Courtisan, elle est adorable.

BENJAMINE, *à part.*

Que ces gens de Cour sont galans !

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser.

LE COMMANDEUR.

Comment, Marquis ? Je t'en loue.

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la Cour ?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'étoit un crime, un meurtre, de laisser tant d'attraits dans la Ville. C'est une pierre précieuse qui aurait toujours été enterrée, : qu'on n'aurait jamais su mettre en œuvre. Oui, oui. Je vous en souhaite, Mrs. les Bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure. Vraiment, c'est pour vous justement qu'elles font faites, attendez-vous-y.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, Monsieur le Commandeur s'est offert à vous introduire à la Cour, & vous êtes en bonne main ; Il connaît bien le terrain.

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr par avance du plaisir que vous serez à nos Dames, de la joie que votre venue répandra. Mais j'aperçois Madame Abraham ; son aspect : m'effarouche : je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS.

A la nôce ; ce soir.

LE COMMANDEUR.

Je m'y promets trop de divertissement pour y manquer.

***SCENE VI. LE MARQUIS, MADAME ABRAHAM,
BENJAMINE.***

BENJAMINE.

MA Mere, voilà Monsieur le Commandeur qui se sauve en vous voyant paraître.

LE MARQUIS.

Oui, il a une dent contre vous Madame Abraham, & vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

Me. ABRAHAM.

Monsieur le Marquis est toujours malin.

LE MARQUIS.

Eh ! Morbleu, Madame, plumez-moi ces gros fils de Financiers, dont les Pères avarés ne meurent jamais, de ces petits bâtards delà Fortune, qui s'érigent en Seigneurs, de ces faquins que nous souffrons avec nous, parce qu'ils payent ; aidez-les à dissiper en porte les larcins de leurs Peres, avant qu'ils en soient maîtres, point de quartier pour ces gens-là. Plumez-les, écorchez-les tout vifs, je vous les abandonne : mais piller des gens de condition ! Des Commandeurs encore ! Ah ! ah ! Madame Abraham, il y a de la conscience.

Me. ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas Monsieur le Commandeur de venir ce soir à nos nôtres.

LE MARQUIS.

Non, Se je vais écrire à quelques autres Seigneurs de mes amis, pour les en prier. Et vous, Madame Abraham, avez-vous de votre côté fait avertir vos Parent, ceux de feu votre Mari ?

Me. ABRAHAM.

Non, Monsieur le Marquis, je n'ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde ? Et pourquoi cela ?

BENJAMINE.

Ma Mere a raison, Monsieur le Marquis, il ce faut point que ces gens-là y viennent.

Me. ABRAHAM.

Ce ne sont que de petits Bourgeois. Voilà de plaisans visages ! Ils auraient bonne grâce à se trouver avec tous Vos Seigneurs ! C'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, Madame Abraham, non ; vous me connaissez mal ; s'il vous plaît, qu'ils y viennent tous, ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point deshonneur. Je vais annoncer vos Parens dans mes Lettres à mes amis ; & je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici. Mais, dites-moi, la, là, parlez-moi à cœur ouvert ; est-ce que vous voudriez que je les allasse prier moi-même ? Volontiers, je le veux, si cela vous fait plaisir, j'y cours, vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE.

Ma Mere, empêchez donc Monsieur le Marquis d'y aller.

Me. ABRAHAM.

Hé ! Monsieur le Marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serais au désespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche, ils n'en valent pas la peine, puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour Monsieur votre Frere, j'en fais mon affaire. Je Veux aller moi-même le prier.

Me. ABRAHAM.

Ah ! Monsieur le Marquis ; n'y allez pas,

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois, je veux m'en acquit-ter, sur le champ.

BENJAMINE.

Non, Monsieur le Marquis, je vous en prie, vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille ?

BENJAMINE.

Eh ? Mais....

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, non.

Me. ABRAHAM.

Il est coëffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire.

LE MARQUIS *gracieusement.*

Hé ! Tant mieux, ventrebleu, voilà les gens que j'aime à prier. Sur-ce un Tigre, un Ours, un Loup-garou. je veux l'amadouer, la rendre traitable, doux comme un Mouton ; il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard, je n'aurai qu'à paraître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive impoliment.

Le MARQUIS.

Moi ! Un homme de Cour ? Cela serait nouveau. Ah ! Ne craignez rien, je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles. Où loge-t-il ? N'est-ce pas ? ici, vis-à-vis ?

Me. ABRAHAM.

Oui, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis ; je veux aussi vous écrire un mot, afin que vous voyez comment un Seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois apparemment ? Eh bien, vous comparerez nos Billets. Adieu, adieu, Je vais à M. Mathieu. Où allez-vous donc Mesdames ?

Me. ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Hé ! Mesdames, laissez-moi sortir. Je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là.

SCENE VII. Me. ABRAHAM, BENJAMINE.

Me. ABRAHAM.

He bien, ma Fille ; voilà pourtant cet homme de condition, qui au dire de M. Mathieu devoir t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ha ! Ma Mere, plus je le vois, plus j'en fuis enchantée.

Me. ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la nôce toute notre Parenté, dont la rue va lui reprocher qu'il se me faillie, cela était dans l'ordre ; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'auroit fait en notre place.

Me. ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage ?

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier ?

Me. ABRAHAM.

Ma fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut ; mais la nôce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon Oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

Me. ABRAHAM.

Effectivement, c'est un homme si grossier ; mais Monsieur le Marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvait arracher son consentement ?

Me. ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCENE VIII. Me. ABRAHAM, BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

Madame, M. Pot-de-Vin, l'Intendant de Monsieur le Marquis de Moncade, est-là ; lui dirai-je d'entrer ?

Me. ABRAHAM.

Non : je vais avec lui dans mon cabine, & écrire en même-tems à tous nos Parens.

SCENE IX. BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

Madame votre Mère dit qu'elle va écrire à tous vos Parens, & pourquoi cela ?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes nêces.

MARTON.

Miséricorde ! Est-elle folle ? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là ? Je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Hé ! Marton, Monsieur le Marquis le veut, il s'en est expliqué.

MARTON.

Il falloit lui dire que c'était des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTON.

Oui ! Par ma foi, c'est donc qu'il veut se donner la Comédie.

BENJAMINE.

Je t'avouerai, que dans le fond de l'ame je suis charmée de les avoir peur témoins de mon bonheur, sur-tout mes Cousines. Quelle mortification pour elles, quel creve-cœur de me voir devenir grand'Dame, de m'entendre appeller Madame la Marquise ! Oh ! J'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe. Qu'en dis-tu, Marton ?

MARTON.

Assurément ; elles en crèveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déjà ici.

MARTON.

Et moi, je crois déjà les voir arriver une mine allongée, un visage d'une aune, des yeux étincelans de jalousie, la rage dans le cœur.

BENJAMINE.

As que tu les peins bien !

MARTON.

Et je les entends se dire les unes aux autres, en vérité ce n'est que pour ces gens-là que le bonheur est fait ; cette petite fille creve d'ambition. Epouser un homme de Cour ! Qu'a-t-elle donc de si aimable ? Voyez ! bon, bon, dira une autre, il est bien question d'être aimable. Pensez-vous que ce fait à sa beauté, à ses charmes que ce grand Seigneur se rend ? Vous êtes bien dupes. Vous croyez qu'il l'aime ? si donc ? c'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la nôce, vous verrez comme il la méprisera, & j'en serai ravie.

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir ?

MARTON.

Elles enrageront bien davantage, quand elles vous entendront dire : Adieu Monsieur le Commissaire, adieu ma cousine la Notaire, la Procureuse, Messieurs les Burgeois, doucereux Robins, mauvais plaisans du quartier ; adieu le marais, l'Isle S. Louis, maisons où l'on va de porte en porte

s'ennuyer, ou faire un quadrille, Madame la Marquise de Moncade vous dit adieu, elle vous quitte sans regret, nous allons à la Cour, nous allons à la Cour.

BENJAMINE.

Et Damis ; comment crois-tu qu'il prenne cela ?

MARTON.

Ma foi, c'est son affaire ; il se consolera de son mieux avec quelqu'autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelqu'autre ? Quoi ! Tu crois qu'il pourra m'oublier ?

MARTON.

Belle demande ! Il serait bien fou de ne le pas faire.

BENJAMINE.

Va, Marton, je le connois mieux que toi : je suis sûre que ma perte lui fera bien sensible. Il m'aimait trop pour pouvoir m'oublier si-tôt ; tu verras que n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTON.

Que vous importe ?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste, quand tu lui as appris son congé ?

MARTON.

Fort triste. Je vous l'ai déjà dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail ?

MARTON.

Tenez ; le voici qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marton.

SCENE X. DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Arrêtez, cruelle.

MARTON.

Cruelle ! c'est bien le moyen de l'arrêter. Hé ! Monsieur Damis, que diantre ! vous faites fuir ma maîtresse ? Je vous avais si bien prié tantôt de ne plus revenir.

DAMIS.

Ciel ! Est-ce à moi que le discours s'adresse.

MARTON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de nêces, d'habits, d'équipages, de Marquis, de mille autres choses encore plus réjouissantes.

DAMIS.

La perfide !

MARTON.

Que voulez-vous ? lui faire des reproches ? apprenez que vous l'avez appelée infidelle, ingrate, inhumaine, qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Là portez vos doléances ailleurs. Je suis votre très-humble servante, Monsieur le Conseiller.

SCENE XI. DAMIS seul.

Elle me fuit ! elle m'abandonne ! elle m'oublie ! avec quelle froideur, & quel mépris elle vient de m'éviter !

SCENE XII. Mr. MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

AH ! Mr. Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amans ; Benjamine, la cruelle Benjamine, votre nièce...

Mr. MATHIEU.

Hé bien ! hé bien !

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

Mr. MATHIEU.

Bon.

DAMIS.

Je vais la haïr autant que je l'ai aimé.

Mr. MATHIEU.

A merveille.

DAMIS.

Elle peut épouser son Marquis.

Mr. MATHIEU.

Chansons.

DAMIS.

Non, non, je la méprise, l'infidelle !

Mr. MATHIEU.

Laissez-là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur, lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

M. MATHIEU.

Hé ! taisez-vous, vous dis-je ? Je vais parler à Madame Abraham à Benjamine d'un ton auquel elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il fallait leur dire ; mais ne vous embarrassez pas ; ma

nièce ce soir sera votre épouse, c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez ; allez chez moi : dans un instant je vous y rejoins avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

Mr. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection, c'est tout dire.

SCENE XIII. Mr. MATHIEU seul

OH ! oh ! Madame ma sœur, vous Mademoiselle ma nièce, par la morbleu, vous allez voir beau jeu, je vous apprête un compliment.. .. il vous faut des Seigneurs ruinés encore. Ah ! ah ! laissez-moi faire. Je fuis dans une colère, que je ne me possède pas. Nous faire cet affront ?.. .. Que ce Monsieur le Marquis aille épouser ses Marquises, ses Comtesses ! Ah ! que je voudrais bien, à l'heure qu'il est, le tenir ! que je le recevrais bien ! que je lui dirais bien son fait ! ni crainte ni qualité ne me retiendraient. Je me moque de tout le monde, moi ; je ne crains personne. Oui, je donnerais, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver fous ma coupe. Quel plaisir j'aurais à lui décharger ma bile !

SCENE XIV. LE MARQUIS, M. MATHIEU,

à part. LE MARQUIS.

Voilà apparemment mon homme ? je le tiens

à part. M. MATHIEU.

C'est lui je pense ! qu'il vienne, qu'il vienne.

LE MARQUIS.

Monsieur, de grâce, n'êtes-vous pas M. Mathieu

brusquement. M. MATHIEU. à part.

Oui Monsieur. Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, Mr le Marquis de Moncade, embrassons-nous.

brusquement. M. MATHIEU. à part.

Monsieur, je suis votre serviteur. Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi je suis le votre, ou le diable m'emporte.

à part. M. MATHIEU.

Voilà de nos serviteurs.

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous pour vous en assurer. Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse. Je vous y ai attendu ; j'y serais encore, si vos gens ne m'avaient que vous veniez d'entrer ici

à part. M. MATHIEU.

Il vient de chez moi !

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore ! Vous ne sauriez croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir : mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect.

LE MARQUIS.

Et ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous. Allons donc, je le veux.

M. MATHIEU. *bas.*

C'est donc pour vous obéir. Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez par avance que je vous appelle de ce nom, daignez m'honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU.

Oh M. le Marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU *à part.*

Je ne sais où j'en suis avec les politesses.

LE MARQUIS.

M. Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure.

M. MATHIEU *un peu brusquement.*

Je ne le serai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi ? Vous me refusez cette faveur ? Il est vrai qu'elle est grande.

M. MATHIEU.

Oh ! Point du tout.

LE MARQUIS.

De grace parez-moi du titre de votre neveu. C'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux.

Il se met à genoux.

M. MATHIEU *Je met aussi à genoux pour le faire relever.*

Hé ! Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis..... Mon neveu, puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous.

M. MATHIEU.

Non Monsieur. *à part.* Le galant homme.

LE MARQUIS.

Pariez-moi franchement, est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre nièce ?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis ?

M. MATHIEU.

Non, Monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire....

M. MATHIEU.

Ma sœur ne m'a rien dit, & ce n'est que ce matin que le bruit de la Ville m'a appris que vous faisiez à ma nièce l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci ? Quoi vous ne le savez que de ce matin ?

M. MATHIEU.

Non Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de Ville encore ? Est-il croyable ? Madame Abraham, quoi ? Vous que j'estimais, en qui je trouvais quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles ? Vous mariez votre fille, vous n'en avez pas vous-même informé M. Mathieu, votre propre frere, un homme de tête, un homme de poids ? Vous ne lui avez pas demandé ces conseils ? Ah ! Madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur ; j'en ai honte pour vous ; & je suis forcé de rabattre plus de la moitié de l'estime que je faisais de vous.

bas. M. MATHIEU. haut.

Ce Courtisan est le plus honnête-homme du monde. Ma sœur croyait que je n'en valais pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. Monsieur Mathieu, j'aime votre nièce, elle m'aime ; sa mère souhaite ardemment de nous voir unis ensemble. Tout est prêt pour la nôce, équipages, habits, festin ; c'est ce soir que nous devons épouser ; mais je vais tout rompre, à cause du mauvais procédé de votre sœur.

M. MATHIEU.

Hé non, hé non, M. le Marquis, je ne mérite pas....

LE MARQUIS.

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, il faut l'excuser.

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours révolté.

M. MATHIEU.

M. le Marquis, je vous en prie, oublier cela.

LE MARQUIS.

Non M. Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

M. le Marquis, M. le Marquis, ... Mon neveu...

LE MARQUIS.

Ah ! Ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation, si je tiens ma parole.

à part. M. MATHIEU.

Oh ! ma foi, voilà un aimable homme.

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grâce mon cher oncle ; je cours chez moi écrire à votre nièce, Se à mes amis ; fur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sûr qu'ils brûleront de vous connaître : Adieu, cher oncle, *à part s'en allant.*
La bonne pâte d'homme.

SCENE XV. M. MATHIEU seul.

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce Seigneur. Je suis ravi qu'il épouse ma nièce. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeller son oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu, se fâcher contre ma sœur à cause de moi ! Oh ! quelle bonté ! Quel beau naturel ! J'en ai pensé pleurer de tendresse ; allons revoir Madame Abraham Benjamine ; elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance ; mais que deviendra Da-mis ? Ce qu'il pourra, il se pourvoira ailleurs ; il m'attend chez moi... Oh ! ma foi, je n'oserais plus y aller rentrer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

***SCENE PREMIERE.* Me. ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE;**

Me. ABRAHAM.

He bien, mon frere, j'avais grand tort de donner Benjamine à M. le Marquis de Moncade ? Damis lui convenoit beaucoup mieux : je ne sçavais ce que je faisais.

M. MATHIEU.

C'est moi, ma sœur, qui ne savais ce que je disois.

Me. ABRAHAM.

J'étais une imbécile, une extravagante, une folle, de marier ma fille à un Seigneur ?

M. MATHIEU.

Je vous en demande pardon, j'étais un fot.

Me. ABRAHAM.

Elle devait être malheureuse avec lui.

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les apprehensions d'un oncle qui aime sa nièce.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU.

Mon propre exemple, & celui de tant de Bourgeois qui se font mal trouvés de pareilles alliances, me faisaient trembler que ma Nièce ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisait regarder Monsieur le Marquis avec de mauvais yeux : je me le représentais comme quantité d'autres Courtisans, c'est-à-dire, comme un petit maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dédaigneux ; mais point du tout ; j'ai eu le plaisir de voir que je m'étais trompé ; c'est un jeune Seigneur, sage, posé, aimable, plein d'esprit...

Me. ABRAHAM.

Ah ! ah ! Je connois bien mes gens.

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon Oncle, que vous en soyez content.

M. MATHIEU.

Oui, très-content, ma chere Nièce. Je jurerais que tu seras avec lui la plus heureuse Femme de France. Je ne l'ai vu qu'un instant : mais je suis sûr de ce que je dis. C'est bien le plus honnête homme, le meilleur cœur, le plus... Oh ! Ma foi, j'en suis enchanté.

Me. ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la deshériter ?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu, comme je viens de dire à M. Pot-de Vin, son Intendant, que je lui assurais tout mon bien ; je Voudrais avoir cent millions, je les lui donnerais avec plus de plaisir.

BENJAMINE.

Soyez sûr de fa reconnaissance de la mienne.

M. MATHIEU *riant*.

Je voudrais que vous m'eussiez vu quand je suis entré ici, je venais vous quereller, j'y ai trouvé Damis au desespoir, il m'a encore animé contre vous : enfin j'étais dans une colere si grande, que je croyois que j'allais vous étrangler, vous, Benjamine, Monsieur le Marquis même. Hélas ! Sitôt qu'il a paru, j'ai senti peu à peu que ma colere s'évaporerait, à la fin, je me suis voulu un mal incroyable, de m'être oposé un seul moment à ce mariage.

Me. ABRAHAM.

Je savais bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon Oncle ?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis, je l'ai envoyé chez moi m'attendre, & vous avoue qu'il m'embarrasse, je ne sais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

Me. ABRAHAM.

Quoi, ce n'est que cela ? Vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah ! ah ! Laissez-moi faire, il n'y a qu'à appeler Marton.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire ?

Me. ABRAHAM.

Pour le congédier, elle l'entend à merveille, elle le fera bien vite déguerpir de votre maison. Marton ? Bon ! La voilà qui vient à propos.

***SCENE II. MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU,
BENJAMINE, MARTON, UN COUREUR.***

MARTON.

Madame, voilà le Coureur de Monsieur le Marquis qui demande à vous parler.

Me. ABRAHAM.

Faites entrer.

MARTON.

Entrez, Monsieur le Coureur.

LE COUREUR.

Très-humbles saluts, Mademoiselle Benjamine ; serviteur, Madame Abraham ; votre valet M. Mathieu ; bon voir friponne : Mademoiselle, voilà un Billet de Monsieur le Marquis de Moncade. Tête bleu, comme vous prenez cela ? On voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

Me. ABRAHAM.

Tenez, mon ami, voilà un Louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR.

Grand merci, Madame.

M. MATHIEU.

Et en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime, Monsieur le Marquis.

LE COUREUR.

Grand merci, Monsieur. Et vous, Mademoiselle, n'aimez-vous point mon Maître ?

MARTON.

Le drôle y prend goût !

LE COUREUR.

Il est amoureux ce vous comme tous les Diables.

BENJAMINE.

Dites-lui bien, que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir. Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un Duc des amis de mon Maître.

BENJAMINE.

Un Duc, ma Mere !

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos nêces. Votre très-humble se très-obéissant.
Sans adieu, mon adorable.

***SCENE III.* Me. ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU ;
MARTON.**

BENJAMINE.

Tenez, mon Oncle, lisez vous-même, afin que vous connaissiez mieux ce
que vaut Monsieur le Marquis.

M. MATHIEU.

Avec plaisir.

Me. ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce Billet.

MARTON.

Pour moi, je suis persuadée, qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marton.

M. MATHIEU, *lit.*

Enfin, mon cher Duc.... Mon cher Duc ! ... A Monsieur, Monsieur le Duc de

Me. ARRAHAM.

Vous, verrez que le Coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, *riant*.

Oui, justement Il nous a donné la Billet qu'il portait à ce Duc, ami de son Maître. Peste du butor !

Me. ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décacheté.

M. MATHIEU, *riant*.

Enfin, mon cher Duc, c'est ce soir que je ... Que je m'encanaille....

Me. ABRAHAM.

Plaît-il, mon Frere ? Que dites-vous ? Lisez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU.

Lisez mieux vous-même, ma Sœur.

Me. ABRAHAM, *lit*.

Que je.... m'encanaille...

BENJAMINE, *lit*.

Que je m'encanaille....

MARTON, *lisant*.

Oui.... Canaille....

BENJAMINE.

Serait-il possible, Marton ?

MARTON.

Ma foi, j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU.

Continuons de lire. (Il lit.) Enfin, mon cher Duc, c'est ce soir que je m'encanaille ; ne manque pas de venir à ma noce, d'y amener le Vicomte, le Chevalier, le Marquis, le gros Abbé. J'ai pris soin de vous assembler un tas d'originaux qui composent la noble famille ou j'entre. Vous verrez premièrement, ma Belle-mere, Madame Abraham. Vous connaissez tous, pour votre malheur, cette vieille folle... .

Me. ABRAHAM.

L'impertinent !

M. MATHIEU.

Vous verrez ma petite future Mademoiselle Benjamine, dont le précieux vous sera mourir de rire.

MARTON.

Ecoutez, voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Le scélerat !

M. MATHIEU.

Vous venez mon très-honoré Oncle, Monsieur Mathieu, qui a poussé la science des Nombres, jusqu'à savoir combien un écu rapporte par quart-d'heure..... Le traître !

MARTON.

Le bon Peintre !

M. MATHIEU.

Enfin, vous y verrez un Commissaire, un Notaire une accolade de Procureurs. Venez vous réjouir aux dépens de ces animaux-là, ne craignez point de les trop berner, plus la charge sera forte, mieux ils la porteront, ils ont l'esprit le mieux fait du monde, je les ai mis sur le pied de prendre les brocards des gens de Cour pour des compliments. A ce soir, mon cher Duc, je t'embrasse.

Le Marquis DE MONCADE.

Voilà, je vous assure, un méchant homme !

MARTON.

Je crains bien que nous ne soyons pas enmarquisées.

Me. ABRAHAM.

Auroit-on pensé cela de lui ?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux Courtisans. Je me serais donné au diable que c'était un honnête homme. J'étais en garde contre lui, il m'a pris comme un sot.

MARTON.

Ce qui m'en sâche le plus, c'est que vous avez payé cette pilulle deux Louis d'or au Coureur

Me. ABRAHAM.

Quand je lui en aurois donné dix, je ne m'en repentirais pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON.

Le voilà qui revient.

***SCENE IV.* Me. ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU ;
MARTON, LE COUREUR.**

LE COUREUR.

Eh ! Morbleu, Mesdames, Qu'ai-je fait ? Voilà votre Lettre ; & je vous ai donné celle que Monsieur le Marquis écrivoit à un Duc de ses amis. Donnez. Par bonheur le cachet n'est pas rompu, je vais la raccommoder, la porter en diligence. Je vous prie de ne lui point parler de ce quiproquo. Il n'est pas aisé, il m'assommerait. Serviteur.

MARTON.

Au diable, Messenger de malheur.

**SCENE V. Me. ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE,
MARTON.**

BENJAMINE.

Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci,

MARTON.

Donnez, donnez-moi. Or écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marton. C'est, sans doute, quelque nouvelle insulte ? Mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore longtemps de nous ; son Coureur va lui-même le faire donner dans le panneau. Et ce soir, en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

Me. ABRAHAM.

Je suis hors de moi.

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne ?

M. MATHIEU.

Il faut vous raccommodez avec Damis ; il m'attend chez moi. Marton, va le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon Oncle, laissez-moi plutôt ensevelir ma honte dans un Couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée !

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui.

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir.

MARTON.

Hé bien, le ferai-je venir ?

M. MATHIEU.

Oui, va.

MARTON, *Sortant.*

Adieu, le Marquisat, adieu, la Cour.

***SCENE VI.* Me. ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.**

Me. ABRAHAM.

Encore une chose qui me chagrine, mon Frere.

M. MATHIEU.

Qui ? Qu'est-ce ?

Me. ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la faiblesse de faire à ce beau Marquis un dédit de cent mille francs.

M. MATHIEU.

Cent mille francs ? Ma Sœur, vous craigniez de le manquer.

Me. ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Il faudra lui donner en paiement les Billets que vous avez à lui : aussi bien c'était une dette assez désespérée. Vous êtes encore trop heureuse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien votre Fille.

Me. ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent le perfide ?

M. MATHIEU.

Non, ma Sœur. Seignons pour le faire tomber dans le piège que je lui tends.

Me. ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire, car je suis outrée ; je ne me posséderais pas. Je vais envoyer chercher notre Cousin le Notaire.

M. MATHIEU.

Vous, Damis va venir, faites votre paix avec lui. Le voici déjà. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon Oncle. Que vais-je lui dire ? Que sa présence m'embarrasse ?

SCENE VII. BENJAMINE, DAMIS.

DAMIS.

Enfin, adorable Benjamine, c'en est donc fait ? Vous épousez le Marquis de Moncade ? Je vous perds pour toujours ? Quoi ! Vous ne daignez pas tourner la vue sur moi. Ah, Benjamine !

BENJAMINE.

Ah ! Damis, je n'ose lever les yeux, je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, toute infidèle que vous êtes. Je voudrais que le Marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine : mais non, vous êtes trop belle, trop bonne : qui pourrait jamais se résoudre à vous déplaire ?

BENJAMINE.

Hé bien ? Si cela était, Damis ?

DAMIS.

Ah ! Quel plaisir j'aurais à vous voir revenir à moi !

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittois ; & que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chere Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en assureroit !

DAMIS.

Mon amour, mon cœur : oubliez le Marquis, oubliez votre infidélité : & moi je ne m'en souviens déjà plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS.

Ciel ! Qu'entends-je ? Quoi ? Je revois en vous cette chere Benjamine, dont la tendresse....

BENJAMINE.

Oui, Damis, & je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire.
Damis lui baise la main.

***SCENE VIII.* M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE.**

M. MATHIEU.

Ce que je vois me persuade que vous êtes racommodés. Hé bien, que vous avais-je promis ?

DAMIS.

Ah ! Monsieur, Il fallait ce petit démêlé pour me faire mieux sentir tout l'amour que j'ai pour elle.

BENJAMINE.

Et moi, pour me faire connaître tout ce que vous valez.

M. MATHIEU.

Fort bien. Notre Cousin le Notaire est ici. Je lui ai expliqué les intentions de votre Mere les miennes : il travaille à votre Contrat de mariage. Oh ! Ma foi, Monsieur le Marquis aura un pied de nez.

***SCENE IX.* M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE,
MARTON.**

MARTON.

Voilà Monsieur le Marquis qui vient ici avec deux Seigneurs de ses amis.

BENJAMINE.

Evitons-les, mon Oncle.

M. MATHIEU.

Oui, vous avez raison. Il n'est pas encore tems de paroître. En attendant que le Contrat fait prêt, suivez moi chez ma Sœur. Marton, refte-là pour les recevoir.

SCENE X. MARTON, seule.

Le maudit Coureur ! Hem ! Je l'étrangleroie, le chien qu'il est, avec son quiproquo ! il n'y a que moi qui perds à cela. Oh ! Il n'en est pas quitte.

***SCENE XI. LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE
COMTE, MARTON.***

LE MARQUIS.

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, *embrassant Marton.*

J'embrasse d'abord. Est-ce là ta Future, Marquis ? Elle est, ma foi, drôle.

LE MARQUIS.

Eh non, Comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est à coup sûr quelqu'une de ses Parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, Commandeur. C'est la suivante. Mais où est donc Madame Abraham, M. Mathieu, Mademoiselle Benjamine ? Je les croyais ici. Va donc leur dire qu'ils viennent, que ces Meisieurs brûlent de les voir de les saluer.

MARTON.

J'y vais, Monsieur.

LE MARQUIS.

St. st. Et mon Billet ? Tu ne m'en dis rien. Comment à-t-il été reçu ? Ils en font tous charmés, n'est-ce pas ?

MARTON.

Assurément. Ils seraient bien difficiles.

LE MARQUIS.

Cela est léger, badin. Damis lui écrivoit-il sur ce ton ?

MARTON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

A propos de Damis ; il est ici, ne sera-t-il pas des nôtres ? Que Benjamine l'arrête, je le veux, dis-lui bien.

MARTON, *en s'en allant.*

Quel dommage que de si aimables petits hommes soient si scélérats dans le fond !

**SCENE XII. LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE
COMTE.**

LE COMTE.

Parbleu, Marquis, tu me mets-là d'une partie de plaisir des plus singulieres. Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR.

Aurons-nous des Femmes ?

LE COMTE.

Le Commandeur va d'abord-là.

LE MARQUIS.

Oui ; je t'en promets une légion, tant Femmes que Filles, & toutes de la Parenté ; ces petites gens peuplent prodigieusement.

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaisirs est de regarder une Bourgeoise, quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plaisantes mines du mondes ce sont des simagrées, elle se rengorge, elle s'évanouit, elle se flatte, elle se rit à elle-même ; on voit-sur son visage un air de satisfaction, & de bonne opinion.

LE COMTE.

Oh ! Morbleu, Commandeur, je te donnerai ce plaisir là. Je me promets de bien défoler des Maris, & de lutiner bien des Femmes.

LE COMMANDEUR.

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les Maris sourire avec un visage gris brun, & les Femmes n'oseront seulement se défendre. Oh ! ils savent

vivre les uns & les autres.

**SCENE XIII. LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE
COMTE, UN COMMISSAIRE, MARTON.**

MARTON.

Monsieur le Marquis, la Compagnie va venir.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce déjà que ce visage-là ?

MARTON.

C'est M. le Commissaire, un beau-Frere de feu M. Abraham.

LE MARQUIS.

Aprêtez-vous, mes amis, voilà déjà un de nos Acteurs. Soyez le bien venu, mon Oncle le Commissaire.

MARTON, *bas*.

Je m'aprête à bien rire.

LE COMMISSAIRE.

M. le Marquis !...

LE MARQUIS.

Commandeur, Comte, embrassez donc mon Oncle le Commissaire.

LE COMMANDEUR.

Embrassons.

LE COMTE.

De tout mon cœur.

Le MARQUIS.

Il peut vous rendre service.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaiterais.

LE COMTE.

Oh ! Je connais Monsieur le Commissaire ; c'est un galant : tel que vous le voyez, il semble qu'il n'y touche pas.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, en vérité.....

LE COMTE.

Il n'y a pas long-tems que je lui ai soufflé une petite Fille ; auprès de qui il avoit déjà fait de la dépense.

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des bagatelles.

LE COMMANDEUR.

Oui, une Maîtresse est une bagatelle pour un Commissaire ; il est à la source.

MARTON, *bas*.

Voilà un pauvre diable en bonne main.

**SCENE XIV. M. LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE
COMTE, Me. ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU,
DAMIS, LE COMMISSAIRE, MARTON.**

MARTON.

Messieurs, voici toute la nôce qui arrive.

M. MATHIEU.

Ne disons rien, tous tant que nous sommes. Laissons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham,... Allons Commandeur, Comte, je vous les présente, faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR.

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune.

LE MARQUIS.

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonnerait plus.

à part. Me. ABRAHAM.

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE.

A moi Madame Abraham. Morbleu, je vous donne mon estime. Le diable m'emporte, vous allez être la femme du royaume la mieux engendrée.

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déjà fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi je la garde pour la bonne bouche, & je cours à ce gros pere aux écus. Morbleu, il a l'encolure d'être tout cousu d'or.

LE MARQUIS.

C'est mon très-cher oncle M. Mathieu.

à part. M. MATHIEU.

Tu ne seras pas mon très-cher.

LE COMMANDEUR.

Que je vous embrasse aussi, M. Mathieu ; il y a long-tems que je cherchais à être en liaison avec vous. Toute la Cour vous connaît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS.

Et mon petit cousin le Conseiller, Meisieurs, ne lui direz-vous rien ?

MARTON, *bas*.

Je m'étonnais qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS.

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR.

De toute mon ame. A toi la balle, Comte.

LE COMTE.

J'y suis Commandeur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractere que je connoisse. J'épouse sa Maîtresse, eh bien, il soutient cela en héros.

DAMIS *bas*.

Nous verrons.

LE COMMANDEUR.

Malepeste ! cela s'appelle sçavoir prendre son parti.

LE COMTE.

J'en suis à Madame la Marquise.

BENJAMINE.

Cette qualité ne m'est pas dûe.

LE COMTE.

Oh ! pardonnez-moi, & si M. le Marquis ne vous épouse pas, je vous épouserai moi.

BENJAMINE, *bas*.

Je mérite bien cela.

LE COMMANDEUR.

N'avons-nous plus personne à haranguer ?

LE MARQUIS.

Non, si ce n'est Marton.

LE COMMANDEUR.

Oui-dà, il faut qu'elle ait aussi sa part. Viens ça.

LE COMTE.

J'ai commencé par elle.

LE COMMANDEUR.

Elle a une mine libertine qui me plaît.

LE MARQUIS.

Sa mine n'est point trompeuse, je gage.

MARTON *bas.*

Voilà pour moi.

SCENE XV. Les Acteurs de la Scene précédente.

LE NOTAIRE. M. MATHIEU.

A Notre tour, nous allons voir beau jeu ; approchez mon cousin le Notaire.

LE MARQUIS.

Il vient fort bien : Embrassons mon Cousin le Conseiller Garde-note. Ne trouvez-vous pas, Messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse ?

LE NOTAIRE.

Laissons-là ma phisionomie, Messieurs ; vous vous moquez de moi sans doute, mais il n'est pas tems de rire : Voilà le contrat qu'il est question de signer.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le Notaire a raison. Oui, signons, nous rirons bien davantage après. *tout le monde signe.*

DAMIS.

Souffrez qu'à mon tour, Messieurs, je vous prie à ma nôce.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il.

LE MARQUIS, *riant*.

Comment ? comment ? Qu'est-ce à dire.

LE COMMANDEUR, *riant*.

Il y a du mal entendu.

Me. ABRAHAM.

Cela veut dire M. le Marquis qu'il y a long-tems que nous servons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme ;

MARTON.

Le mot de l'énigme est, que votre coureur a donné par méprise, ou peut-être par malice, à Mademoiselle, une lettre que vous écriviez à un Duc de vos amis...

Me. ABRAHAM.

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez

LE COMMANDEUR, *riant*.

Ah ! ah Marquis, tu ne seras pas marié.

LE COMTE.

Il ne faut, morbleu, pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu, mes amis, voilà une royale Femme que Madame Abraham ? Je ne connoissois pas encore toutes ses bonnes qualités. Je m'oubliais, je me deshonorais, j'épousais sa Fille ; elle a plus de soin de ma gloire que moi-même ; elle m'arrête au bord du précipice. Ah ! embrassez-moi, bonne Femme, je n'oublierai jamais ce service. Mais vous payerez le dédit, n'est-ce pas ?

Me. ABRAHAM.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez forte pour le faire. Monsieur, je vous rendrai, pour m'acquitter, les Billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham, vous me donnez-là de mauvais effets. Composons à moitié de profit, argent comptant.

M. MATHIEU.

Non, Monsieur, c'est assez perdre.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame Abraham ; adieu, Mademoiselle Benjamine ; adieu, Messieurs ; adieu, Monsieur Damis, épousez, épousez, je le veux bien ; allons, allons, mes amis, allons souper chez Payen.

SCENE DERNIERE. Me. ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU ; DAMIS, LE COMMISSAIRE, MARTON.

MARTON.

HE bien, vous vous promettiez de le berner, c'est encore lui qui se moque de vous.

M. MATHIEU.

Allons, allons achever le mariage, & nous réjouir de l'avoir échapé belle.

MARTON.

Et vous, Messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez y rire.

FIN



A C T E U R S.

Me ABRAHAM.

BENJAMINE, Fille de Me. Abraham.

M. MATHIEU, Frere de Me. Abraham.

DAMIS, Cousin & Amant de Benjamine.

UN COMMISSAIRE, } Parens de Me.
UN NOTAIRE, } Abraham.

MARTON, Suivante de Benjamine.

PICARD, Laquais de Me. Abraham.

LE MARQUIS DE MONCADE.

UN COMMANDEUR, } Amis du Marquis.
UN COMTE, }

M. POT-DE-VIN, Intendant du Marquis.

UN COUREUR du Marquis.

*La Scène est à Paris chez Madame
Abraham*



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*L'école des bourgeois, comédie en trois actes / par M.
d'Allainval*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k134004h>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr